

Charles Jeanne

Salmigondis
d'opinions mal pensantes

Poèmes en forme et déformés



Constellation-poetique.fr

Odelette aux culs-de-plomb

(Ce texte laisse à chacun le choix de l'instrument et de la mélodie qui l'accompagneront)

Il n'y a plus de temple, les marchands ont payé.
Expulsé le souffle spirituel qui l'occupait
Par la chimère des prix et celle des remises
Sur des produits qui valent le sang de nos chemises
Payé par l'indolence des pauvres de là-bas.

Il n'y a plus de rêves, les clercs de la télé
Qui forgent à leurs besoins notre réalité
Les ont déstructurés, laminés, folk-raillés,
Pour les rendre inaudibles au fond des canapés
Où coule dans nos veines un sang coca-cola.

Il n'y a plus d'amour, juste la curiosité
De savoir si ailleurs vit plus de pauvreté
Se rassurer ainsi du sort qu'on nous prépare
Et se dire qu'au fond mieux vaut rester peinards
Le temps viendra peut-être ... mais nous n'serons plus là.

Septembre à la plage

Le soleil s'est enfui,
camouflé pour l'hiver dans le cœur des enfants.

Et leurs châteaux d'Espagne
abattus par le flot
ne nous protègent plus du vent qui siffle et court
et glace sur le sable les derniers estivants.

Il prépare le terrain pour l'automne qui approche,
repousse vers les villes les serviettes et les chiens,
les rires et les rêves et le temps qui va bien.

Au sommet de leur mât, les drapeaux refroidis
claquent des dents.
Leurs toiles malmenées, leur devoir accompli,
sollicitent une trêve,
le temps de remiser dans les housses hivernales,
leurs fibres fatiguées par le souffle marin.

Tandis que le vent emporte vers l'oubli
les derniers résidus de la présence humaine,
la mer lèche doucement les blessures de la plage,
épuisée.

Deux ou trois lunes encore et elles retrouveront
l'harmonie qui unit ces lieux paradisiaques
quand les hommes n'y sont pas.

Jusqu'à l'été prochain.

La créature mathématique

Il a tout oublié du rythme des saisons,
la douceur de la main de sa mère sur sa joue,
l'odeur du ciel chargé de pluie et de tonnerre
et la fraîcheur du vent qui traverse les prés.
La naissance des agneaux, le dressage des chevaux
ne sont plus qu'éléments de sa compréhension.
Même plus des souvenirs.

Il s'en est éloigné.

Enterrée son enfance au fond de sa mémoire,
ne pèse pas plus lourd que le premier chapitre
du roman qui gît là, tandis qu'il voit grimper,
avec sensualité, les courbes de la bourse
sur son ordinateur.

*Tu feras des études, mon fils,
tu ne seras pas paysan, comme moi.
C'est toi qui dicteras aux autres tes consignes,
toi qui feras ta loi et seras respecté.
Va. Et ne me déçoit pas.*

N'est jamais revenu.

Citoyen de la terre,
son horizon se porte au-delà des frontières.
Il ne sait ni d'où ni comment les objets
qu'il achète et revend, ont été fabriqués,
pas des objets d'ailleurs puisqu'il ne les touche,
ce ne sont que des nombres dont il fera des nombres.

Nombre lui-même devenu.

Stars and stripes

Après que bien des guerres aient brisé nos familles,
après que nous ayons rejeté nos drapeaux,
ils nous ont engagés dans des chemins de rêve.

Nous nous sommes convaincus
que nous avions gagné
le droit de vivre et le droit d'être heureux,
de n'être plus des mules comme l'étaient nos parents,
d'être des hommes libres maîtrisant leur destin,

Et nous avons rêvé.

Et nous avons laissé sur le bord du chemin
ce qui dans la misère nous avait réunis,
avait su nous donner le courage de vivre.

Nous nous sommes écartés des chemins difficiles
qu'avaient tracés pour nous nos parents de leur sang,
pour sortir en riant des couloirs du temps
et nous rêver des dieux,

Un instant de folie.

Ils ont payé le prix pour que nous détestions
ce qu'étaient nos anciens et nous croire meilleurs qu'eux.

Ils ont payé le prix pour que nous renoncions
à l'unique richesse qui occupait nos cœurs :

La solidarité.

Nous voici maintenant isolés et haineux,
cherchant à préserver le bien, le mal acquis,
prêts à nous entretuer pour pouvoir conserver
des fortunes dérisoires, des objets insensés investis de nos rêves,

Images de notre échec.

Et nous pleurons de voir ces jouets qu'on nous ôte
pour mieux nous rappeler notre vassalité,
pour mieux nous contenir, pour mieux nous maitriser,
pour mieux prendre nos forces et mieux les enchaîner.

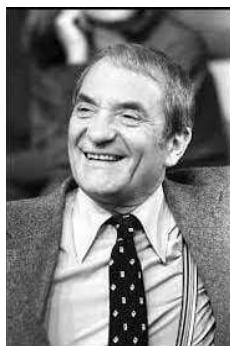
Ils asservissent nos frères,
contre eux ils nous opposent
et nous obligent même à leur exploitation
pour sauver le modèle qu'il nous ont imposé.

C'est contre eux qu'ils nous jettent, c'est par eux qu'ils nous
brisent.

Nous étions courageux, nous voici prédateurs,
qui vivons de la vie et du sang des enfants.
Nous étions généreux, nous sommes devenus lâches
et ne voulons surtout en aucune façon
réfléchir au moyen de corriger cela,
par crainte de découvrir la profondeur du gouffre
au fond duquel gisent

Nos anciens idéaux.

Carmet : rouge ou jaune ?



Jean Carmet, né le 25 avril 1920 à Bourgueil et mort le 20 avril 1994 à Sèvres, est un acteur populaire et scénariste français.

*Rouge comme le Bourgueil dont il fut le meilleur ambassadeur,
Jaune comme le Pernod qu'il mit en scène dans « La soupe aux choux »*

Texte écrit lors de l'insurrection des gilets jaunes.

Je te salue,

Carmet au nez fleuri, cher enfant de Bourgueil,
Ton blaire cramoisi relève notre orgueil.
Si le rouge du pinard stimule notre joie,
Le jaune du perniflard affiche notre choix.

Bombé mangeur de choux, légat créateur d'âmes,
Ton bon sens trouve en nous un écho qui nous arme.

Des gens qui peinent et suent tu es l'incarnation,
Parfois dans leurs abus, souvent dans leur mission
De mener le combat pour défendre leur vie
Et réclamer le droit de vivre d'utopie.

Sur les ronds-points idiots, les braséros des gueux
Calcinent notre égo et nous rendent heureux.

Je te salue Carmet, au nom de tous nos fils,
Au nom de cet esprit franchouillard qui me plait,
Qui a su faire un pied au nez des interdits
Et choisi pour panache le jaune de nos gilets,

Carmet, je te salue.

Strophes pour l'anniversaire d'un vieil ami poète

En ce soleil de mars, l'approche d'une dizaine
Affecte ton jugement et nous fait de la peine.
Comment penser sitôt un jugement prochain
Où Michel *ad litem* trancherait ton destin.

Finirais-tu reclus en enfer à perpète
Pour rejoindre *in fine* d'autres maudits poètes,
Serais-tu ajourné, jouirais-tu d'un non-lieu,
Convaincrais-tu le saint que tu n'es pas trop vieux,

Pour tenter d'engager une nouvelle quête,
Rebondir *ab ovo*, retrouver une voie,
Nous te savons capable de lui prendre la tête,

Mais rejouer ton histoire substituerait pour nous
Un passé à un autre, probablement sans toi
..... *Esset infortunatus.*

Alleeezzz viens boir' un p'tit coup à la mèêsoonnn

Tempo

La vie est une danse.

S'il faut toute sa jeunesse
pour atteindre la cadence
imposée par l'histoire,
et pour l'accompagner,

Vivre avec son époque
c'est en accélérer le tempo,
dans un cosmos où sont immuables,
les rythmes planétaires.

Echouer serait se mettre à l'écart
et faire tapisserie.

Comme s'il était nécessaire
à notre survie
de rompre notre harmonie
avec les éléments.

Comme si la contredanse
ne pouvait nous réduire
qu'à notre réalité.

Et nous en effrayer.

Et reprend le silence des mots pour ne rien dire.

Je frappe. Elle est seule. Tu ne rentreras que demain.

Je m'apprête à partir lorsqu'elle me dit : *Entre !*

Et nous nous asseyons, pour mieux rompre la glace,

Face à face.

Nous lançons quelques mots *a bene placido*

Une conversation, la première en duo

Et cherchons un sujet le plus neutre qui soit,

Nous parlerons de toi.

Quelques accords majeurs, une juste rasade,

Nous voici rassurés, plus besoin de parade,

Et pourtant dans mon cœur je sens bien que je suis

Embarrassé.

Mes yeux accompagnent le verre que je dépose

Sur la table qui me prive de ses jambes croisées

Dont ils n'avaient jamais remarqué la finesse

Et s'arrêtent,

Conquis par la puissance d'un fin carré de peau.

Un vertige me saisit. Elle remarque mon trouble,

Ses yeux embarrassés interrogent les miens,

En vain.

Je baisse les paupières pour cacher mon regard
Et mieux me concentrer sur ce festin de chair,
Puis je ferme les yeux pour en graver l'esquisse

Au fond de ma mémoire.

Elle est proche et je sens son parfum et l'inspire
Pour qu'il s'insinue au creux de ma poitrine,
Il enserre mon cœur qui s'emballe et s'affole,

— Jean-Marie !

Le désir s'agit au fond de mon abîme.
Il se hisse vers moi, il brise mes défenses.
Il renverse mes digues ...

— Jean-Marie !!

J'ouvre les yeux.
Elle me sourit.
Et reprend le silence des mots pour ne rien dire.

Inventaire avant clôture

Je ne sais plus que faire de la vie qui me reste,
Contestataire j'étais, conservateur je peste,
Mes idées sont modernes mais le temps à changé
Ce qui était nouveau aujourd'hui est passé.

Je ne sais plus que dire sans paraître à la traine,
Je ne sais plus que faire qui vaille vraiment la peine,
Il me reste du temps mais du temps pour quoi faire,
Quelle que soit mon action, elle finira par terre.

Le temps est donc venu qui m'était annoncé,
Dès ma plus tendre enfance on m'avait condamné,
Devenir un vieillard était ma destinée,
Je n'avais qu'une vie et je l'ai dépensée.

J'ai aimé ma jeunesse pour ces seuls instants
Où j'ai cru que le temps était indifférent
Que l'âge n'avait pas de prise sur les enfants
Que les vieux étaient vieux depuis la nuit des temps.

Et je regrette alors d'être né pour mourir,
De n'avoir plus le temps de rêver d'avenir,
Et je pleure ma jeunesse qui ne fut pas bien gaie,
Pourquoi ne peut-on pas la choisir à son gré.